

Gilets jaunes,  
pour un nouvel  
horizon social

# Les Gallureau

Jean-Paul Delfino

« Je te l'avais dit, Gallureau. Je te l'avais dit mais, comme d'habitude, tu ne m'as pas écoutée...

— Péage dans cinq cents mètres. Prenez la première sortie en direction de Fuveau.

— Je te l'avais dit ou je ne te l'avais pas dit? Regarde-moi ça. Quelle misère... Elle est belle, la France! Tas de fainéants!

— Chaton...

— On y est. Regarde, c'est les premiers... Mais regarde-moi un peu ça. D'entrée, on sait à qui on a affaire. De belles gueules d'alcooliques, non? Et lui? Regarde-le, lui! Petit Jésus, qu'il est laid! Mais qu'il est laid! Gallureau? Tu as vu comme

il est vilain ? Et il est content, hein ? Il est content de lui, cet imbécile heureux !

— Tais-toi...

— Mais oui, il est content. Il est con, mais il est content, le petit canari ! Et c'est ça qui veut prendre le pouvoir ? Que Dieu nous en préserve !

— Tais-toi, tu vas nous faire avoir des ennuis.

— Mais non, Gallureau. Les fenêtres sont épaisses. De toute façon, tu as toujours peur de tout. Et ils sont bien trop occupés à gueuler, ces cochons-là. Ils ne peuvent pas nous entendre.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Eh alors ? Même s'ils nous entendaient, ça changerait quoi ? La route est à tout le monde, non ? Et l'autoroute, aussi. On est en république, que je sache !

— Moins fort, je t'en supplie...

— Péage dans quatre cents mètres. Prenez la première sortie en direction de Fuveau. »

La nuit était tombée sur la gare de péage de la Barque. Venues de l'est, des centaines de voitures qui, bientôt, seraient des milliers, avançaient maintenant au pas, pare-chocs contre pare-chocs. À main droite, le massif de Sainte-Victoire s'était assoupi. De toute sa masse, indifférent au tumulte qui commençait à gronder, il surplombait l'embouteillage qui était en train de se former à

ses pieds. Canalisé par une voie unique délimitée par des pneus, le flux des véhicules se retrouvait pris au piège. Aucun moyen d'éviter le goulot d'étranglement. Tout au bout, près des caisses de paiement automatisé, des palettes brûlaient et lançaient dans l'obscurité des feux orangés qui, parfois, s'allumaient de myriades d'étincelles.

Dans le SUV flambant neuf, Laurence Gallureau grommela encore, les maxillaires serrés :

« Mais quelle misère, tout de même... Et toi? Tu ne peux pas aller plus vite, non? »

— Tu vois bien que ce n'est pas possible...

— Et là? Serre un peu à droite. Mais serre, je te dis! Serre! Si tu lui coupes la route, on va gagner une place.

— Et après?

— Ce sera ça de gagné, non? Dans la vie, il n'y a pas de petit profit. C'est la loi du plus fort qui l'emporte toujours, Gallureau. La loi du plus fort. Mais ça, évidemment, ça te dépasse...

— Péage dans trois cents mètres. Prenez la première sortie en direction de Fuveau. »

Cela faisait vingt minutes maintenant que la gare de péage de la Barque retenait en barrage filtrant les véhicules venus en droite ligne de Toulon, Cannes et Nice. Dans le gel de décembre,

le vaste terre-plein goudronné s'asphyxiait. Au creux des voitures, les autoradios s'en donnaient à cœur joie. Avec de vibrants accents de drame, les journalistes mélangeaient tout. Blocage. Révolution. Ras-le-bol. Insurrection. France d'en bas. France d'en haut. Hausse du SMIC. Suppression de l'ISF. Baisse de l'essence. À la volée, et sans aucun discernement, les envoyés spéciaux tendaient leurs micros aux plus excités des manifestants, traquant le faux pas, la parole de trop.

Bien au chaud dans leur SUV finition cuir, le couple des Gallureau, pris dans la nasse, tentait de demeurer stoïque et ne faisait rien, rien d'autre qu'absorber ces nouvelles et rouler, toujours plus lentement, en direction de la barrière de péage qui leur rendrait leur liberté. Elle n'était pas loin, d'ailleurs. Juste là. À deux cents mètres. Pavoisée de jaune fluorescent, de pancartes bricolées dans des cartons découpés. Plus les véhicules approchaient de l'unique sortie, plus les manifestants – tout d'abord éparpillés, puis en rangs serrés – se faisaient nombreux, hilares, heureux, enthousiastes, rayonnant sans retenue aucune du plaisir sain de se mettre hors la loi, de reprendre enfin le pouvoir. Certains, emportés par la joie,

tapaient même contre les vitres des voitures afin d'obtenir un sourire, un geste d'encouragement. Ils étaient le peuple. Ils étaient là, loin de leurs familles, pour défendre leurs droits. Et ils voulaient que le monde entier le sache.

Les fesses maintenant serrées sur son fauteuil de cuir, Laurence grinça, faisant de son mieux pour garder ses lèvres immobiles afin que l'on ne puisse pas lire sur celles-ci :

« Gallureau? Le gilet? Où il est?

— Qu'est-ce que tu dis, chaton?

— Le gilet jaune? Où tu l'as mis?

— Dans le coffre. Où veux-tu qu'il soit? »

Avec un rictus d'agacement, la passagère railla :

« Dans le coffre... Comment peux-tu être aussi bête? Parfois, je me demande... Dans le coffre!

— Mais quoi? Je l'ai mis dans...

— Il fallait le garder là, à portée de la main! Regarde les autres : ils sont moins bêtes que toi! »

Par empathie, par peur, par réflexe pavlovien, la majorité des véhicules englués dans le trafic arboraient fièrement des gilets jaunes sur leur plage avant. Saisis par le sentiment grisant de faire partie de la révolte, d'en être, de ne pas passer à côté de l'histoire en marche, ils voulaient absolument montrer leur gilet jaune comme, autrefois, l'on montrait patte blanche.

« Et toi, tu l'as laissé dans le coffre... grommela encore la Gallureau. Mon pauvre garçon. Parfois, je me demande...

— Tu te demandes quoi?

— Rien.

— Réponds. Tu te demandes quoi?

— Ce que tu ferais sans moi. Tu n'as pas quatre sous de jugeote. Tu es désespérant, Gallureau. Tu ne trouverais même pas de sable dans le désert. »

Sur ces mots, la passagère se tourna vers l'arrière et attrapa à tâtons sa veste de laine. Puis, avec fébrilité, dans les hurlements de la foule galvanisée qui pénétraient maintenant l'habitacle, elle la disposa tout le long de la plage avant.

Pendant qu'elle lissait avec nervosité le vêtement du plat de la main, le conducteur s'étonna :

« Qu'est-ce que tu fais, chaton ?

— Tu le vois bien, non ?

— Mais... C'est quoi, ça ?

— Ma veste !

— Pourquoi tu la mets là ? Elle n'est même pas jaune, elle est blanche. Blanc cassé, si tu préfères. »

Les sourcils hérissés, narines pincées, la voyageuse s'insurgea soudain :

« Pas jaune ? Ma veste n'est pas jaune ? Mais qu'est-ce que tu as dans les yeux ? Elle n'est pas

blanc, ni même blanc cassé. Elle est jaune, cette veste!

— Mais je...

— Et d'abord, quand on ne sait même pas faire la différence entre le taupe et le marron, on se tait, Gallureau!

— Mais je te jure qu'elle n'est...

— On se tait!

— Péage dans cent mètres. Prenez la première sortie en direction de Fuveau. »

Horripilée, la passagère cingla alors :

« Arrête-moi ce GPS! Et pour la veste, c'est tout ce que j'ai. Alors, ne dis rien, pour l'amour de Dieu!

— Je...

— Surtout, ne dis rien! Et souris! Souris, nom d'un petit bonhomme! Souris, ou tu vas nous faire écharper! »

À présent, le SUV se frayait un passage dans une véritable marée humaine. Femmes et hommes, retraités et enfants, pauvres et moins pauvres, cols blancs et cols bleus, d'Afrique ou de France, les gilets jaunes hurlaient leurs revendications à pleines gorges. Tout y passait, comme le claironnaient si bien les journalistes. Dans les flamboiements des fumigènes, les hoquets orangés des



sémaphores et les taches livides des portables allumés, ils offraient le tableau incendiaire d'une France en colère, excédée, vociférante. Les révolutions ne portaient jamais de la tête, du cerveau. Tout ça, c'étaient des théories d'intellectuels et de chroniqueurs, des analyses de lettrés que la vie n'avait même jamais frôlés. Les révolutions, toujours, portaient du ventre. Et la France avait faim. Une faim de loups.

Les mains crispées sur le volant, le conducteur entendit sa voisine gémir :

« Souris... Souris, Gallureau. On y est presque...

— Chaton, tu...

— Souris et klaxonne! Klaxonne! Comme ça, ils croiront qu'on est avec eux... Mais plus fort! Klaxonne plus fort! »

Comme le conducteur, selon elle, n'appuyait pas avec suffisamment de véhémence sur l'avertisseur, elle défit soudain sa ceinture de sécurité. Puis, un sourire extatique sur les lèvres, le pouce brandi vers le haut et collé à la vitre, elle écrasa de tout le poids de son autre main le klaxon et ne le lâcha qu'une fois la barrière de péage franchie. Répondant aux mugissements électriques, les manifestants applaudirent et dressèrent eux aussi leurs pouces en direction du ciel. L'espace de quelques secondes, ce fut

comme si ce couple d'automobilistes ne faisait plus qu'un avec la foule. À une pancarte qui demandait aux usagers de l'autoroute de quitter leurs véhicules pour venir les rejoindre, la passagère envoya un baiser et, du geste, promit qu'elle allait revenir. Quoi? Mais bien sûr qu'elle allait revenir! Deux courses à faire, rien de plus. Puis, elle reviendrait manifester! Solidarité! À une jeune femme en gilet jaune, yeux noirs, et dont la bouche vermeille ne cessait de crier sa révolte, Gallureau adressa un sourire de sympathie, de bienveillance. Presque de complicité. De séduction. L'espace d'un instant, il ne se sentit plus lui-même. Une bourrasque de rébellion – un sentiment qu'il n'avait plus ressenti depuis trente ou quarante ans – s'engouffra dans son crâne. Pour résister à cet appel, il s'ébroua en silence et dut se retenir à son volant pour ne pas garer sa voiture et venir lui aussi gueuler près, tout près de la jolie manifestante.

Alors que le massif de Sainte-Victoire disparaissait dans le rétroviseur, madame Gallureau rattacha sa ceinture de sécurité et se laissa aller à souffler. La veste maintenant pliée avec soin sur ses genoux, elle grommela :

« On les a bien eus, ces imbéciles. On n'a même pas payé le péage. Tu as vu ça, Gallureau? Péage gratuit!

— Oui, chaton.

— Quels imbéciles, tout de même! Mais, au fait... Qu'est-ce qu'ils veulent? Pourquoi ils manifestent? »

L'esprit toujours bercé par les yeux noirs et les lèvres cerise de la jeune femme au gilet jaune, le conducteur répondit, la voix lasse :

« Ce qu'ils veulent? La radio dit que c'est du pouvoir d'achat.

— Pour acheter quoi?

— Pour acheter. C'est tout. Ils veulent acheter.

— Rien d'autre?

— Je ne crois pas, non. Ils veulent consommer. C'est ce qui rend heureux. Et c'est pour ça qu'on travaille, non? Qu'est-ce que tu en dis, chaton? »

Après un bref haussement d'épaules, la Gallureau grinça :

« J'en dis que c'est toi qui as raison. Mais s'ils veulent consommer, ils n'ont qu'à travailler. Un ramassis de fainéants, voilà ce que c'est. Comme disait l'autre : salauds de pauvres... »